

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Amérindiens / Québécois**  
**À propos d'un livre de Michel Noël**

René Payant

Numéro 16, hiver 1979, hiver 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40556ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Payant, R. (1979). Compte rendu de [Amérindiens / Québécois : à propos d'un livre de Michel Noël]. *Lettres québécoises*, (16), 75–77.

# Amérindiens / Québécois

à propos d'un livre de Michel Noël  
par René Payant

J'ai devant moi sur ma table de travail deux livres qui me laissent un peu perplexe. Mon hésitation n'est pas due aux ouvrages eux-mêmes mais plutôt au mouvement qui s'établit tout à coup entre les deux : celui-ci est assurément de meilleure qualité (relativement à l'alternative) et ne mériterait pas de passer inaperçu, cependant celui-là qui risque de passer inaperçu mériterait *maintenant* qu'on s'y arrête malgré ses imperfections et sa perspective trop générale. Je crois que je sacrifierai donc la qualité pour ne pas, comme on dit, jeter le bébé avec l'eau du bain en ne profitant pas de l'occasion qui m'est offerte. Ce sera en quelque sorte ici le faible qui l'emportera sur le plus fort et cela strictement parce qu'il est question de contexte, c'est-à-dire de l'impact créé par la situation qui donne une force particulière à l'ouvrage plus faible : par une situation qui encadre les deux livres et les met en scène en retournant le rapport de l'opération comparative à la défaveur du plus fort. Du reste, il serait assez juste de dire que ce petit retournement imprévu ne fait que replacer les sujets des ouvrages dans leur ordre originel, c'est-à-dire, en d'autres termes, que le refoulé ferait retour.

Bref, dans le contexte actuel de la réflexion sur la culture au / du Québec, et plus spécifiquement sur les arts et les musées, il me paraît plus important d'insister sur le livre de Michel Noël, *Art décoratif et vestimentaire des Amérindiens du Québec, XVIe et XVIIIe siècles*<sup>1</sup>, même s'il faut souligner la parution de *Québec : trois siècles d'architecture*<sup>2</sup>.

Dans un récent document, le gouvernement du Québec présentait un projet de réaménagement et de réorientation du Musée du Québec<sup>3</sup>. Je ne me référerai

pas à ce projet pour l'analyser en détails mais simplement pour en retenir la proposition d'ensemble : consacrer un musée à *l'homme d'ici*. Il faudrait cependant montrer, par une étude minutieuse de toutes les parties de ce document, que l'orientation éventuelle du Musée du Québec, qui est — ne l'oublions pas — une institution culturelle gouvernementale, s'articule malheureusement sur les options politiques du parti au pouvoir. C'est-à-dire que l'idéologie du Parti québécois s'infiltrerait dans une institution gouvernementale dont la planification et les projets d'expansion et de (sur)vie devraient s'établir hors des intérêts politiques d'un parti puisqu'elle a une existence qui se prolonge(ra) au-delà des partis politiques au pouvoir. Par conséquent, même si cela est trop vite dit ainsi, il faut dénoncer le fait que le Parti québécois se sert du Musée du Québec pour incarner et promouvoir l'image « québécoise », autrement dit que, par ce projet, le Musée du Québec sert à diffuser la représentation que le Parti québécois se fait du « Québécois », *représentation* qu'il cherche à faire partager à tous les Québécois et, surtout, qu'il cherche à faire concevoir comme étant la *réalité* québécoise.

La proposition d'un nouveau musée (et d'un nouveau concept de musée) et la représentation de *l'homme d'ici* tel que défini par l'idéologie du Parti québécois sont cependant développées au prix d'au moins deux exclusions qui sont plus ou moins explicites dans le document mais dont on ne tarde pas à saisir les effets à travers toutes les propositions. En effet, *Le Musée du Québec en devenir* n'accorde (à peu près) pas de place à l'art actuel ni au passé lointain du Québec. Il propose en

plus une définition monolithique du « Québécois ». S'il faut tenter de préciser la spécificité des Québécois, je crois qu'il faudra la chercher plutôt du côté de l'hétérogène : résultat d'une résistance (encore active et nécessaire) à deux impérialismes, l'europpéen et l'américain. Mais la représentation proposée de *l'homme d'ici* préfère ignorer cette actuelle réalité pour tracer son portrait à partir de traits empruntés à des images (mythes ?) passésistes et moins gênantes. Le projet adopte cette attitude régressive et rejette la modernité au nom d'un musée plus démocratique où tout ce qui sera présenté sera accessible à tous et non, dit-on, réservé à l'intelligibilité d'une élite comme le sont les nouvelles expériences artistiques. En fait, le prochain Musée du Québec enseignera aux spectateurs leur réalité nationale en leur présentant d'eux-mêmes une image constituée, c'est-à-dire des images connues où ils pourront tous ensemble se retrouver. Mais l'art n'est pas fait pour ça, et l'art contemporain le montrerait s'il était exposé, mais plutôt pour *permettre* aux spectateurs, en les troublant certes un peu, de se découvrir eux-mêmes, c'est-à-dire d'éveiller en eux les possibles qui les animent et avec lesquels ils peuvent entrevoir et se construire un monde autre, meilleur<sup>4</sup>. L'art a une fonction critique et l'idéologie appliquée au Musée du Québec en devenir en témoigne qui cherche à dominer cette fonction en éliminant l'art contemporain et en diluant la force de l'art en l'intégrant aux autres objets de la civilisation québécoise. Donc (à dessein semble-t-il), le futur Musée du Québec s'occupera de représenter *l'homme d'ici* en oubliant les artistes d'ici qui vivent maintenant et présentera aux hommes d'ici un « idéal » qui, maintenant, date.



Depuis que j'ai la responsabilité de cette rubrique, je me suis aperçu que les publications québécoises en art ne sont pas légion et, qui plus est, qu'elles concernent la plupart du temps le patrimoine québécois et plus spécifiquement l'architecture ou les formes artisanales d'expression. Je ne rejette aucunement ces entreprises historiographiques (comme l'est le tout récent *Québec : trois siècles d'architecture*) mais j'attends désespérément des publications qui fassent état de l'art actuel et s'interrogent sérieusement sur la modernité au Québec. Si je jette un rapide coup d'oeil sur les rayons de ma bibliothèque, je trouve cependant une abondante quantité de publications en art contemporain qui viennent de France, des États-Unis, et même de Belgique et d'Italie<sup>5</sup>. Il me semble alors que l'absence de livres sur l'art québécois récent est symptomatique.

Comme le souligne pertinemment Marcel Rioux dans la présentation du dernier numéro de *Sociologie et sociétés*<sup>6</sup>, depuis quelque temps certains sociologues s'interrogent différemment sur la notion de création et de culture, et sur le rôle de la création culturelle, pour expliquer l'apparition d'une nouvelle façon de vivre une société. Les artistes manifestent tangiblement par leurs productions la puissance de l'imaginaire social et particulièrement dans les situations de crise en montrant que « le vieux meurt et que le neuf ne peut pas ne pas naître » (Gramsci)<sup>7</sup>. L'art n'est pas ainsi reflet de la société mais action sur elle. En ignorant l'art actuel, le projet du Musée du Québec évite la confrontation avec un art qui le critique, un art qui repère ce qui doit disparaître ; il retarde par conséquent la promotion de ce qui est en voie de création et empêche l'art actuel d'accomplir sa fonction *institutive* en l'empêchant de répandre sa force critico-créatrice. Cette répression qu'exerce l'actuelle idéologie nationaliste rationaliste préserve l'*institué*, en prétendant sauvegarder le patrimoine national et l'« identité » québécoise à la faveur de la « culture populaire ».

Marcel Fournier<sup>8</sup> constate dans les sciences sociales une attitude (elle ne serait pas différente dans les sciences humaines) qui consiste à recourir au « peuple » pour se placer dans une certaine neutralité par rapport au pou-

voir : « sciences du peuple » « au service du peuple ». Mais il questionne ensuite le sens de cette nouvelle attitude :

*Mais ce « recours au peuple » ne serait-il pas, pour la sociologie et les autres sciences sociales connexes, le moyen par excellence pour remplir adéquatement, c'est-à-dire en la masquant, leur fonction spécifique, qui est de contribuer à la reproduction des rapports sociaux non seulement par la rationalisation de la gestion des ressources humaines, mais aussi par l'imposition de représentations du monde social ? La formulation de cette question est peut-être inexacte, mais elle permet d'aborder un problème central de la démarche sociologique contemporaine, à savoir l'engagement social, l'une de ses expressions récentes, l'intérêt pour la « culture populaire ».*<sup>9</sup>



Le document sur le futur Musée du Québec annonce dans la composition du personnel la présence d'une équipe inter — ou pluri-disciplinaire de professionnels : sociologue, anthropologue, architecte, etc. (ai-je rêvé ? il me semble qu'on ne parle pas d'historien d'art dans la formation de cette équipe !); mais personne n'est nommé. L'équipe pourrait bien être la présence du pouvoir de la classe dominante (dans ce cas-ci le parti au pouvoir) qui assurera la représentation, dans la mise en scène des *biens symboliques*, de sa conception-définition du « Québécois » et de la « culture québécoise ».

Pourtant l'idée d'un *Musée de l'homme d'ici* peut être un projet intéressant s'il est mené d'une manière réaliste, c'est-à-dire en repérant et assumant les contradictions qui surgissent de l'histoire du Québec écrite aujourd'hui. Du reste, il faudrait ne pas oublier que l'histoire du Québec n'est pas si longue et que si on creuse trop rapidement dans notre passé on aboutira aussitôt aux véritables hommes d'ici : les Amérindiens. Même s'ils sont, dit-on, d'origine asiatique, la dernière vague d'émigration remontant à 10,000 ans et la première à plus de 40,000, les Amérindiens sont bien chez eux au Québec. Ou plutôt l'étaient avant l'établissement de nos ancêtres européens. Est-ce que le futur Musée du Québec racontera comment les Amérindiens furent progressivement *acculturés* jusqu'à perdre presque totalement leurs traits culturels spécifiques ?

Le livre de Michel Noël tente de retracer, à travers la transformation de l'art décoratif et des vêtements amérindiens, les étapes de cette acculturation aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. L'idée générale qu'il développe est celle de la disparition graduelle du caractère magico-religieux des motifs et des vêtements sous l'influence des nouveaux objets, matériaux ou techniques venus d'Europe. Les techniques traditionnelles sont presque entièrement oubliées et ne subsistent, souvent d'une manière bâtarde, que dans le folklore pour touristes. Par exemple, le motif de l'arbre de vie perlé (p. 163), que l'on retrouve sur l'empeigne des mocassins, prend racine au cou du mocassin et se termine à l'orteil parce qu'il est fait pour être vu par le porteur ; la mode actuelle faisant l'inverse on voit comment, tournant vers l'extérieur le motif, elle est devenue *spectacle*. Un autre exemple fort intéressant est la transformation des motifs floraux que les Amérindiennes, sous l'influence de l'enseignement des religieuses, réaliseront bientôt dans le goût de la Renaissance française !

Michel Noël est ethnologue et, originaire de la vallée de la Gatineau, il a passé son enfance dans les réserves de Maniwaki et du Lac Rapide. L'intérêt de son livre, qui mélange documents et souvenirs, est de présenter de l'Amérindien une image qui nous fait remplacer celle du « sauvage » dont nous parlait



encore il n'y a pas si longtemps Lionel Groulx<sup>10</sup>. Mais ce livre est beaucoup trop général, même s'il a l'avantage de contenir de nombreuses illustrations et un répertoire de motifs. Il peut cependant servir d'introduction à la question et être « accessible à tous » car il est écrit en termes simples (mais non dans une langue si bien articulée comme le prétend la présentation de l'éditeur). Il est malheureusement farci de répétitions et reste essentiellement trop descriptif. On pourra y trouver, entre autres, la première imagerie sur les écorces de bouleau, sur la terre cuite, une description des vêtements féminins et masculins, d'hiver et d'été. L'auteur analyse aussi, brièvement, le rôle du troc dans la transformation de l'art décoratif, les conséquences du prêt-à-porter européen, la fonction de l'école . . .

La proposition de Michel Noël est de montrer l'acculturation des Amérindiens aux moeurs et, partant, aux idées européennes : au XVI<sup>e</sup> siècle, l'authenticité inspirée de l'environnement est encore plutôt intacte, alors qu'au XVII<sup>e</sup> siècle l'Amérindien n'a déjà plus sa propre conception du monde, du temps, de l'espace, du travail, de l'esthétique. Cependant, l'auteur ne nuance pas assez sa proposition. Dans une étude dont la perspective critique est la même<sup>11</sup> François-Marc Gagnon rappelle la distinction de Edward P. Dozier à propos de l'acculturation non directive et de l'acculturation coercitive<sup>12</sup>. « Dans le premier cas, la culture A se sent libre d'accepter ou de refuser un trait de la culture B qu'elle sera susceptible d'adopter » : c'est l'exemple que donne Noël en parlant du rapport entre les Inuits et les Amérindiens (citant Leroi-Gourhan, pp. 182-183). « Dans le second cas, elle n'a point cette liberté. La culture B impose un trait avec une telle force et par des moyens tels que la culture A n'a plus le choix d'y résister et doit l'adopter sans plus ». Gagnon montre comment cette force s'exerce subtilement sur le plan des idées par l'image. Noël, sans toutefois dire qu'il s'agit d'acculturation coercitive, révèle comment elle s'applique plus généralement sur le plan matériel de la vie quotidienne de l'Amérindien. Cependant, l'étude de Noël reste un ensemble de bribes mal reliées sur le plan théorique.

Mais, comme je le disais au début, en notre contexte de réflexion sur la « culture québécoise », ce livre est un excellent repoussoir qui permet de voir où se situe le projet du *Musée du Québec en devenir*. Toutefois, je ne ferai pas ici la défense d'un retour « aux principes universels de l'art traditionnel » (dans ce cas-ci, par exemple, à travers l'art des Indiens d'Amérique)

comme le font Toupin et Dussault<sup>13</sup> dont je ne partage pas du tout l'opinion quant à l'état de décomposition de l'art contemporain. Si je m'oppose au projet du futur Musée du Québec (qui est peut-être d'une certaine façon un projet d'acculturation) c'est parce que je suis optimiste et partage l'utopie des actuelles productions artistiques québécoises.

René Payant

1. Montréal, Leméac, 1979, 194 p.
2. De Luc Noppen, Claude Paulette, Michel Tremblay, Québec, Éd. Libre Expression, 1979, 440 p.
3. *Le Musée du Québec en devenir*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1979.
4. Cette idée d'un art libérateur est développée, entre autres sous une forme « accessible à tous », dans le *Bulletin mensuel* de la Banque Canadienne Nationale, vol. 10 n° 6, juin 1979. J'ai de mon côté récemment présenté cette idée d'un art nécessaire hors de tout système / programme politique dans « Tendances actuelles de la peinture au Québec », *Atelier*, mai 1979, Musée d'art contemporain de Montréal. Et ce n'est pas un texte anti-québécois comme d'aucuns persistent à le croire !
5. On ne peut évidemment pas comparer le Québec et les États-Unis ; mais je ne possède pas non plus tous les livres publiés ! Toutes proportions gardées, mon observation reste juste. Je la vérifie périodiquement lorsque je rédige pour la revue *Parachute* (qui est une revue d'art contemporain publiée à Montréal depuis 1974) la chronique des parutions récentes en art.
6. *Critique sociale et création culturelle*, vol. XI n° 1, avril 1979, P.U.M.
7. Cité par M. Rioux, art. cité p. 5, d'après P. Rosanvallon, *l'Âge de l'autogestion*, Paris, Seuil, 1976, p. 100.
8. « Discours sur la culture et intérêts sociaux », dans le numéro cité de *Sociologie et sociétés*, pp. 65-84.

9. *Ibid.*, pp. 65-66 ; tout cet article mériterait d'être cité.
10. Pour bien sûr justifier le travail d'évangélisation, ou d'impérialisme, accompli par les missionnaires et les premiers européens ; cf., pour une description du « sauvage », L. Groulx, *Histoire du Canada français*, tome 1, Fides (1950, 1960), rééd. 1976, pp. 53-54. Ou par exemple cette lettre de Frontenac à Colbert (2 novembre 1672) où il est recommandé aux Jésuites à propos des Amérindiens : « de les rendre aussi sujets du Roi ; que pour cela il leur fallait inspirer l'envie d'apprendre notre langue, comme les Anglais leur apprenaient la leur ; essayer de les rendre plus sédentaires et de leur faire quitter une vie si opposée à l'esprit du christianisme, puisque le véritable moyen de les rendre chrétiens était de les faire devenir hommes », G. et L. Frégault, *Frontenac*, Paris / Montréal, coll. Classiques canadiens, 1956, p. 25, cité par M. Noël, p. 172.
11. *La Conversion par l'image : un aspect de la mission des Jésuites auprès des Indiens du Canada au XVII<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Bellarmin, 1975.
12. « Forced and Permissive Acculturation », *American Indian*, vol. VII, printemps 1955, p. 38, cité par F.-M. Gagnon, p. 13.
13. *Éloge et procès de l'art moderne*, Montréal, VLB éditeur, 1979, dont parle Gilbert Tarrab dans la dernière livraison de *Lettres Québécoises*.

## Prix du journalisme 1979 Olivar-Asselin à Pierre Nadeau

Ce prix, fondé en 1955 par la Société St-Jean-Baptiste de Montréal, en hommage à Olivar Asselin, récompense chaque année un des grands de notre journalisme. Cette année, en donnant le prix à Pierre Nadeau, c'est le journalisme radiophonique et télévisique qu'on récompense surtout. Mentionnons que Pierre Nadeau fait son travail de reporter, d'animateur et d'interviewer à la radio et télé depuis 20 ans.

